Document generated on 06/02/2025 9:44 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

L'initiation d'un Candide montréalais

Michel Tremblay, *La nuit des princes charmants*, Montréal Arles, Leméac/Actes Sud, 1995, 220 p., 23,95 $.

José Leclerc

Number 80, Winter 1995

URI: https://id.erudit.org/iderudit/38664ac

See table of contents

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Leclerc, J. (1995). Review of [L'initiation d'un Candide montréalais / Michel Tremblay, *La nuit des princes charmants*, Montréal Arles, Leméac/Actes Sud, 1995, 220 p., 23,95 $.] *Lettres québécoises*, (80), 19–19.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1995

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Michel Tremblay, *La nuit des princes charmants*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1995, 220 p., 23,95 $.

L'initiation d'un Candide montréalais

ROMAN
José Leclerc

Dans le Montréal du début des années soixante, un jeune homosexuel de dix-huit ans cherche à perdre sa virginité. Grâce à Tremblay, l'histoire sera gaie, dans tous les sens du terme.

C'EST SÛR, IL N'Y A QUE MICHEL TREMBLAY à pouvoir encore écrire ainsi :

> *T'as dépensé trois piasses et demie pour aller voir ça ! Y paraît que c'est plate pour mourir, c't'opéra-là ! Pourquoi tu penses que ça joue jamais ? Pourquoi t'as pas attendu la tournée du Metropolitan Opera ? Eux autres, y chantent ! Pis des affaires écoutables !*

La syntaxe et la musique du joual, c'est lui qui en a inventé les règles, pour la littérature, il y a un quart de siècle. Les écrivains québécois s'embourbent dans les niveaux de langue, se heurtent au problème de l'écriture du langage parlé et souvent s'en tirent assez mal. Personne n'écrit aussi bien joual que Tremblay.

Ça n'empêche pas l'écrivain le plus populaire du Québec — « l'enfant chéri du public et de la critique », comme l'assure le cliché — de livrer, quand l'inspiration lui manque, de la mauvaise marchandise. *Le cœur découvert* (Leméac, 1986), par exemple... Mais *Un ange cornu avec des ailes de tôle* (Leméac/Actes Sud, 1994), dans lequel le « narrateur » parlait de son enfance bercée par les livres, c'était un vrai cadeau. On peut présumer que ce même narrateur — devenu, un peu comme chez Proust, un personnage —, qui ressemble beaucoup à l'auteur, poursuit avec *La nuit des princes charmants* son travail de mémorialiste. À l'amour des livres il a ajouté celui de l'opéra, mais la chair exigeante de ses dix-huit ans n'a hélas pas encore exulté. Jusqu'alors, sa vie sexuelle s'est résumée à des attouchements, plus furtifs que lascifs, au parc Lafontaine, et à des rêveries qui ont pour objets Burt Lancaster (dans *Trapèze*) et Marlon Brando (dans *Un tramway nommé désir*). Bref le jeune homme est encore vierge, et il a décidé qu'il perdrait son pucelage lors de cette nuit après l'opéra.

Michel Trmblay

Remarquez qu'il a de bonnes raisons de penser que cette nuit est celle de tous les possibles. En allant acheter son billet, quelques jours auparavant, il a bien vu qu'il était « tombé dans un nid de condisciples ». Il a échangé quelques mots — en anglais — avec Alan, un jeune rouquin d'origine irlandaise, qui dès lors remplace Brando dans les fantasmes du narrateur.

Nous voilà donc au Her Majesty's. Le narrateur a repéré Alan, qui est accompagné de sa maman tout aussi rousse. Mais il est également séduit par un figurant perruqué, qu'il appelle d'ailleurs « la perruque ». « Un prince charmant existait donc, et il était habillé en petit page d'opérette dans une mauvaise production d'opéra. » Car malgré Pierrette Alarie, malgré Wilfrid Pelletier, la représentation, effectivement, est un four.

Vierge, et « déjà polygame », voyez-vous ça ! Le narrateur perd Alan l'Irlandais, se lance à la poursuite du perruqué — le beau François qui, après l'opéra, se transforme en chansonnier au café « existentialiste » El Cortijo —, boit son premier *espresso*, tombe sur une Françoise Berd (l'une des actrices fétiches de Tremblay) tout effarée parce que Gilles (Vigneault) « s'est fait voler ses chansons », fait son entrée, délicieusement effrayé et excité, dans les bars *gay*, retrouve Alan... Bref le jeune homme, flanqué de ses deux princes charmants, découvre une vie nocturne dont jusqu'alors il ne soupçonnait guère l'existence.

Au terme de cette nuit qui a valeur d'odyssée, le narrateur parviendra à faire l'amour (non, on ne dira pas avec qui). Mais auparavant, il devra franchir une à une les étapes d'un parcours initiatique. Car la matière principale du dernier Tremblay, c'est l'apprentissage du monde par une sorte de Candide montréalais. On pourrait d'ailleurs dire du narrateur qu'il est, à l'instar du personnage immortalisé par Voltaire, « doté d'un jugement assez droit avec l'esprit le plus simple ». Esprit simple ou vierge, c'est selon, qui en une nuit réussira — lui qui, quelques heures auparavant, se faisait encore demander par « moman » : « Es-tu habillé comme du monde, là ? » — à assimiler des codes cruels et déroutants.

Aux Quatre Coins du Monde, « bar spécialisé » fréquenté par des homosexuels vaguement honteux, comme au Tropical, hanté de travestis qui ressemblent à Cuirette et à Hosanna — ceux-là, Tremblay nous les a présentés, dans d'autres livres —, on est pour le moins désabusé et cynique.

Et puis il y a « moman ». Ne serait-on pas mieux chez elle, loin de cette faune étrange, avec un bon morceau de gâteau au chocolat ? Désir et doutes accompagnent, durant la nuit, le narrateur qui se demande souvent s'il ne devrait pas rentrer à la maison. Atermoiements que Tremblay exprime entre parenthèses, et c'est peut-être dans ces moments-là qu'il devient le moins convaincant. C'est même parfois un peu niais, franchement inintéressant. Et puis, à force d'atermoiements, ça devient poussif.

Histoire inoubliable que celle de ce jeune homme cherchant à perdre sa virginité ? Sûrement pas. Mais la truculence, la drôlerie, la vivacité — et rien n'est plus vivant que du Tremblay, quand il s'en donne la peine — proverbiales de l'écrivain sauvent la mise. L'écrivain a surtout une manière, rien qu'à lui, de doter ses personnages, aussi banals ou sordides soient-ils, d'une certaine grandeur. Ah ! cette scène finale entre le narrateur et sa mère : une pure merveille d'émotion contenue. *La nuit des princes charmants* commence et finit bien. Ça n'est déjà pas si mal.